

Roman Leary, lui aussi, s'intéresse au Nyctalope, mais pas au héros triomphateur et encensé de l'entre-deux-guerres, mais à celui, vaincu, accusé d'avoir collaboré avec l'occupant, qui a fui vers des cieux plus cléments... Après Le Cœur d'un Homme publié dans notre Tome 5, nous retrouvons ici Léo en compagnie d'un savant britannique bien connu dans l'Ouest Américain. Pour mémoire, l'un des protagonistes de cette nouvelle, le docteur Flynn, est la version adulte du jeune narrateur du Mal Tapi au cœur des hommes, paru dans notre Tome 4...

Roman Leary : Les Enfants d'Hercule

Californie, 1949

La nuit était glaciale, mais paisible ; les seuls sons que le voyageur entendait étaient le cliquetis continu de ses bottes sur le revêtement poussiéreux de la route et le murmure incessant du vent dans le désert de Mojave.

L'homme n'était pas équipé pour le froid. Ses jeans et sa veste de cuir n'offraient que très peu de protection à sa mince silhouette musclée, mais il ne ressentait aucune gêne. L'air glacial était de loin préférable à la chaleur infernale de la journée, quand la région se transformait en creuset. C'était à ces moments-là qu'il prenait du repos, dormant sous une petite tente qui le protégeait des rayons ardents du soleil.

Il transportait celle-ci dans un sac à dos, ainsi que ses affaires de toilette, de généreuses réserves d'eau, quelques vêtements de rechange et de maigres rations de nourriture. Un Browning automatique était glissé sous son aisselle gauche, dans un étui qu'il avait conçu lui-même. Juste à côté, attaché tout aussi solidement, se trouvait un portefeuille contenant de l'argent et des documents avec diverses fausses identités.

Il se demandait parfois pourquoi il s'encombraient de celles-ci. Bien qu'exilé, il n'était recherché pour aucun crime et n'avait pas la moindre peur des autorités. Dans sa vie précédente — une vie de richesse, de privilèges et d'aventures exaltantes — il avait apprécié la gloire et pris un grand plaisir à être reconnu. Il pouvait descendre dans la rue et sourire en entendant les gens murmurer :

« C'est Léo Saint-Clair ! Non, ça ne peut pas être lui... Attends, je crois que si ! C'est le Nyctalope en personne ! »

Il se retournait parfois et adressait un clin d'œil à la foule, riant intérieurement de leurs réactions étonnées.

« Bon Dieu ! Son ouïe doit être aussi acérée que sa vue ! Est-ce vrai ce qu'on raconte ? Qu'il peut voir même dans le noir le plus complet ? »

— C'est exact, dit le Nyctalope à voix haute, s'adressant aux fantômes de son imagination. Je peux voir dans les ténèbres comme en plein jour.

« Et votre cœur ? Est-il réellement fait de plastique et d'acier, alimenté par des aimants ? »

— En effet, dit-il en souriant. Il est pratiquement indestructible.

« C'est incroyable ! Vous êtes l'homme le plus extraordinaire de France ! Si seulement nous en avions d'autres comme vous ! »

Léo sourit tristement aux étoiles dont la lumière était aussi froide et distante que l'affection de ses compatriotes désormais. Les questions seraient très différentes s'il osait déambuler dans les rues de Paris aujourd'hui.

« C'est Léo Saint-Clair ? Non, ça ne peut pas être lui. Ce traître n'oserait jamais montrer sa face par ici ! Ce collaborateur ! Ce laquais des nazis ! »

Léo tressaillit. Il y avait eu un temps, pas si lointain, où il se serait défendu vivement contre de telles calomnies. Mais, en dépit de la force et de la logique de ses arguments, les fantômes n'étaient jamais satisfaits. Ils demeuraient intraitables dans leur condamnation. Après un moment, Léo avait laissé tomber. Qu'ils aillent au diable ! Il pouvait vivre avec leur haine. Il avait vécu pire.

Il secoua la tête, comme pour se débarrasser physiquement de ces ruminations, et, soudain, aperçut quelque chose qui le fit s'arrêter net.

À un kilomètre environ, un homme chancelait dans le noir. Il zigzaguait et trébuchait sur la route, les bras écartés.

Ce doit être un ivrogne, pensa Léo. Mais que peut-il bien faire par ici ? Il se remémora un panneau qu'il avait vu plus tôt : *Carmelita - 3 miles.*

Il soupira. Si cet homme venait de Carmelita, il avait erré pendant cinq kilomètres dans le désert. Il risquait de mourir de froid si Léo ne l'aidait pas. Pendant qu'il réfléchissait, il entendit un bruit de moteur. Puis il vit des phares se rapprocher rapidement sur la route.

Je vais signaler à cette personne de s'arrêter, se dit Léo. Je lui demanderai de ramener cet homme en ville. Je peux même offrir de les rémunérer pour le dérangement.

C'était une bonne solution, nette et simple. Sa décision prise, il se débarrassa de son sac à dos et commença à courir vers l'ivrogne. Il pourrait, au moins, empêcher que cet idiot se jette sous les roues de la voiture.

Vingt-six heures auparavant, le conducteur de la Plymouth de location que le Nyctalope venait d'apercevoir se trouvait encore dans une luxueuse chambre de l'hôtel Biltmore à Los Angeles couché dans des draps de satin, appuyé contre des oreillers de plume, savourant un bon vin californien tout en relisant les sonnets de Shakespeare. Alors qu'il faisait une pause dans sa lecture pour boire, il sourit en pensant à ce que ses collègues de Londres diraient s'ils le voyaient ainsi :

« Est-ce bien Bernard Quatermass ? Non, ça ne peut pas être lui. Quatermass est un ascète, pas quelque paresseux décadent. »

– C'est pourtant moi, gloussa Quatermass. Enfin, un aspect de moi-même que je dévoile rarement.

De fait, il se sentait quand même un peu coupable. Le Biltmore était très différent des hôtels qu'il fréquentait habituellement, et certainement pas le genre d'établissement qu'il aurait lui-même choisi, mais Karnes s'était chargé des réservations et n'avait pas tenu compte de ses objections.

« – Pour l'amour du ciel, Quatermass ! avait-il dit. Vivez un peu avant de mourir !

« – Mais le prix, Steven ! avait répondu Quatermass. L'Institut Scientifique de Californie ne peut pas se permettre de...

« – Au diable le prix ! Vous êtes le plus grand expert anglais en fusées ! L'Institut est honoré que vous acceptiez de venir faire une conférence et est décidé à rendre votre séjour aussi plaisant que possible.

« – Fort bien. Je suppose que ce serait grossier de refuser.

« – Certainement ! Je vous enverrai toutes les informations nécessaires cet après-midi. J'ai hâte de vous voir. »

Sa conférence avait été remarquablement bien accueillie et Quatermass s'était surpris à profiter des premières véritables vacances qu'il ait pu prendre depuis une éternité (contre son gré, naturellement). Il lui restait encore un séminaire prévu au programme, puis ce serait le long voyage de retour le surlendemain. Alors, adieu hôtel de luxe, service et soleil de Californie ! Il n'était pas vraiment gêné de devoir abandonner tout cela pour retrouver le décor familier du crachin et du fog londonien, mais il ne pouvait nier qu'une partie de lui-même était tombée amoureuse de l'atmosphère conviviale de la côte ouest des États-Unis.

Ses mélancoliques pensées furent interrompues par la sonnerie du téléphone. Il se redressa et décrocha. À sa surprise, il reconnut la voix à l'autre bout de la ligne.

– Professeur Quatermass, ici Jeff Stuart !

– Jeff ! s'exclama Quatermass. Doux Jésus ! Comment allez-vous, mon garçon ? Êtes-vous à Los Angeles ? Je suppose que c'est Karnes qui vous a dit où j'étais ?

– Non, je n'ai pas vu Steve depuis des années, répondit Stuart. Écoutez, je ne veux pas faire preuve de grossièreté, mais il faut que je sois franc avec vous : j'ai besoin de votre aide, mais je ne peux pas en parler au téléphone. Pouvons-nous nous rencontrer ?

– Eh bien, j'ai un emploi du temps plutôt chargé, mais je suppose que je peux me libérer demain matin, à l'heure du déjeuner, à...

– Impossible, professeur. Je suis à environ 150 miles au nord-est de Los Angeles, dans une bourgade appelée Carmelita. Il est absolument vital que vous veniez me rejoindre aussi vite que possible.

Quatermass grimaça.

– Attendez, Jeff... Tout cela est plutôt inattendu... Comment pouvez-vous croire que je puisse...

– *Code Prométhée*, professeur. Ai-je besoin d'en dire plus ?

Quatermass demeura silencieux, réfléchissant aux implications de ce qu'il venait d'entendre. Gardant sa voix sous contrôle, il dit :

– Je vous écoute.

– Je travaille pour une nouvelle agence du Gouvernement, l'Office Scientifique d'Investigation ou OSI. Il y a trois jours, nous avons reçu un appel d'un docteur qui nous a été retransmis par le bureau de Fort Ord. Ce brave homme essayait de trouver quelqu'un pour examiner un mystérieux objet qui venait d'être déterré dans la mine de cuivre du coin. C'est moi qui ai hérité du dossier et...

– Quelle est la taille de l'objet ? le coupa Quatermass.

– Deux adultes pourraient y rentrer et s'y mouvoir à leur aise.

– Y rentrer ? Vous êtes donc...

– Oui.

– Dites-m'en plus.

– Je ne peux pas le faire au téléphone, dit fermement Stuart. Il faut que vous vous déplaciez.

– Très bien. Que dois-je faire ?

Quatermass passa le reste de la nuit et du lendemain à s'efforcer de penser à tout, sauf à Stuart et à son extraordinaire découverte. Il réussit plutôt bien, donnant sa dernière conférence avec un aplomb détendu qui ne trahissait pas la tension intérieure qu'il ressentait. Un *Code Prométhée* ! Stuart n'aurait jamais employé ce terme

à la légère ; ce n'était pas un idiot. Quatermass avait travaillé avec Jeff pendant la guerre et savait que c'était un homme sérieux, méticuleux et totalement dénué d'imagination.

Nul doute, je peux le croire sur parole, pensa Quatermass, en conduisant sa voiture de location à travers le désert. *S'il se trompe, c'est qu'il s'est fait embobiner dans le canular le plus énorme du siècle. Mais s'il a raison...*

Quatermass poussa un cri et enfonça à fond la pédale du frein. Un homme venait de surgir des ténèbres dans la lumière de ses phares, sur la route, juste devant lui. Il tourna brusquement le volant et la voiture vira sur le côté, ses pneus hurlant sur l'asphalte. Le professeur, les dents serrées, les jointures des doigts blanches, sentit le temps s'étirer en une petite éternité. La Plymouth frôla l'inconnu, manquant sa tête de peu. La voiture continua de déraiper jusqu'à avoir effectué un demi-tour complet, ses phares pointant maintenant vers Los Angeles. Le corps immobile de l'homme qu'elle avait presque écrasé était toujours baigné de leur éclat brutal.

Quatermass bondit de la voiture.

– Vous allez bien ? cria-t-il.

Il s'agenouilla près de l'individu qui paraissait inconscient. Le professeur ne savait pas si l'homme était blessé et, dans l'affirmative, à quel endroit. Aussi hésita-t-il à le toucher. Il se dit qu'il devait néanmoins vérifier son pouls. Il souleva délicatement le poignet de l'homme et sursauta quand son bras fut soudain agrippé par une poigne d'acier. Les yeux de la victime s'ouvrirent d'un coup et, pendant un moment, le professeur aurait juré qu'ils brûlaient d'un feu quasi-surnaturel.

– Baissez-vous, dit Léo d'une voix rauque.

Il saisit Quatermass et le tira violemment à lui.

L'Anglais tomba durement, mais, avant qu'il n'ait pu se ressaisir et émettre la moindre protestation, il fut confronté au spectacle incroyable d'un cactus sifflant à travers les airs, qui passa à quelques centimètres seulement de son visage.

Abasourdi, Quatermass releva la tête et vit, à la lueur des phares, un deuxième homme, plus jeune et grimaçant, revêtu d'une combinaison grise, qui s'avavançait dans le désert, les yeux écarquillés, les bras tendus, raides, de chaque côté du corps, et avec la démarche titubante d'un ivrogne.

L'homme s'arrêta, leva les mains, et l'Anglais vit des formes obscures s'agiter dans l'air derrière lui.

Qu'est-ce que... ?

Les objets pénétrèrent dans la lumière des phares et il put voir qu'il s'agissait de cactus — vingt, trente peut-être, voire plus — arrachés aux sables du désert et qui voltigeaient dans l'air tout autour de l'inconnu.

Avec une fascination horrifiée, Quatermass vit l'homme faire un geste saccadé, et les plantes volantes se regroupèrent pour ressembler à une vague de missiles dirigée droit sur lui.

– Rentrez dans la voiture ! Vite ! ordonna Léo.

Quatermass bondit sur ses pieds au moment où le premier cactus fondait sur lui. Un instant, il osa espérer qu'il pourrait se mettre à l'abri sans être touché, mais ses espoirs s'évanouirent dans une explosion d'agonie quand il fut frappé sur le côté. Des épines s'enfoncèrent dans sa chair et l'impact l'envoya rouler dans le sable.

Aveuglé par la douleur, il parvint néanmoins à se ressaisir et à se réfugier dans l'automobile.

– Venez ! cria-t-il en tenant la portière ouverte pour son nouvel allié qu'il avait failli renverser.

Celui-ci le surprit en claquant la portière et demeurant à l'extérieur de la voiture.

– Couchez-vous ! ordonna-t-il, et le professeur obéit.

Quatermass entendit alors une série de coups de feu sourds et saccadés, accompagnés d'un bruit de verre brisé, causé par la pluie de cactus qui s'abattait soudain sur le pare-brise et la lunette arrière de la berline. Après un moment de silence, le véhicule lui-même se mit à trembler.

Quatermass se risqua à jeter un œil au-dehors et vit le mystérieux inconnu se pencher en avant et redresser les bras. *La Plymouth commença alors à s'élever dans les airs !*

Télékinésie, songea Quatermass, l'esprit en ébullition. *C'est la seule explication possible ! Cela doit être lié à la découverte de Jeff. Je dois absolument me rendre dans cette ville !*

La Plymouth flottait maintenant à quatre pieds du sol. Que cherchait l'inconnu ? Peu importait, de toute façon. Le véhicule était passé de l'état d'abri à celui de piège mortel. Quatermass n'avait pas d'autre choix que de s'enfuir. Il se tourna vers la portière opposée. Alors que sa main se refermait sur la poignée, il vit Léo courir vers lui, sauter, atterrir sur le capot, puis faire un bond prodigieux en l'air, décrivant une parabole qui se termina quand son poing percuta le visage de l'étrange individu.

Ce dernier tomba à terre, et la berline le suivit immédiatement, s'écrasant avec un craquement tonitruant qui envoya une onde d'agonie dans le flanc meurtri du professeur. Se contraignant à ignorer la douleur, Quatermass ouvrit la portière et cria à son sauveur :

– Bien joué ! Il est inconscient !

Comme pour démentir la déclaration du professeur, l'inconnu se redressa, non pas comme un être humain normal l'aurait fait, mais en flottant vers le haut comme une marionnette soulevée par des fils invisibles.

Léo plongea la main sous son manteau et en sortit un pistolet.

– Ne me forcez pas à vous tuer, dit-il. Pourquoi ne parlez-vous pas ? Que voulez-vous ?

La créature ricana, d'un rire d'outre-tombe, puis ouvrit en grand la bouche. Ses mains se portèrent à sa poitrine et il tomba à genoux. Il vacilla un instant, puis bascula dans le sable, la tête en avant.

– Qu'est-il arrivé ? cria Quatermass. L'avez-vous abattu ?

Léo s'agenouilla près de la forme prostrée de leur agresseur.

– Non, je n'ai rien fait, dit-il sans se retourner, mais il est très certainement mort.

– Connaissiez-vous cet homme ?

– Je ne l'ai jamais vu auparavant.

Léo fixa Quatermass. Ce dernier constata que ses sens ne l'avaient pas trompé. Les yeux du Nyctalope luisaient doucement dans le noir.

– Vous êtes blessé, remarqua Léo.

Le savant prit soudain conscience du sang qui maculait son flanc. Il essaya d'ôter son manteau mais un éclair de douleur le força à s'arrêter.

– Ce n'est pas très sérieux, gémit-il, mais j'ai besoin de soins. Il y a une ville près d'ici — Carmelita. Pouvez-vous m'y conduire ?

– Certainement, dit Léo, se redressant et se dirigeant vers la voiture.

– Attendez. Et lui ? demanda Quatermass. Nous ne pouvons pas le laisser là !

– Nous n'avons pas le choix. De plus, on ne peut plus rien pour lui.

– Mais... le laisser ainsi livré aux vautours... C'est indécent !

La réponse de Léo fut brutale.

– Ne soyez pas ridicule ! Vous avez vu ce dont il était capable. Pouvez-vous l'expliquer ? Et si son corps abritait quelque étrange maladie ou parasite ? Nous risquerions de nous exposer nous-mêmes à un danger mortel rien qu'en le touchant.

Le professeur hocha la tête, concédant le point.

– Qui êtes-vous ? demanda Léo.

– Je suis le professeur Bernard Quatermass.

– Bien. Je m'appelle Léo Saint-Clair. Écoutez-moi, professeur, vous êtes en état de choc et vous perdez du sang. Votre souci vous fait honneur, mais vous devriez songer d'abord à vous-même.

Léo s'avança et posa la main sur la nuque du savant, dont la douleur fut soudainement et miraculeusement réduite. Il eut un hoquet de surprise.

– Que venez-vous de faire ?

– Pas de miracle, je le crains. Un truc que j'ai appris au Tibet. La douleur sera vite de retour, mais cela devrait vous permettre au moins une heure de répit.

Léo entra devant la voiture et se glissa sur le siège du conducteur, puis il se retourna pour faire face à Quatermass.

– Après vous avoir amené chez un docteur, j'enverrai quelqu'un s'occuper de cet homme, ou je reviendrai m'en charger moi-même. Vous me croyez ?

– Oui.

– Excellent !

Léo démarra et le moteur rugit.

– Cela faisait longtemps, dit-il, s'adressant à lui-même, et Quatermass sentit comme un sourire dans cette voix.

Un instant plus tard, il ne resta d'eux que l'écho de pneus grinçants.

La première chose qu'ils virent fut une lointaine lueur pourpre et un nuage de fumée qui obscurcissait les étoiles. Le temps qu'ils arrivent à un panneau proclamant *Bienvenue à Carmelita*, la fumée était devenue lourde et aigre, et la lueur s'était muée en plusieurs brasiers qui semblaient dévorer un bon tiers de l'agglomération.

La lumière des flammes illuminait un paysage infernal, jonché de verre brisé, d'épaves d'automobiles et de corps d'hommes, de femmes et d'enfants, massacrés et tordus.

Léo arrêta la voiture. Pendant un moment, ni lui ni Quatermass n'échangèrent une parole. Ils fixaient simplement le carnage dans un silence presque révérencieux.

Puis Léo entendit un curieux grattement et réalisa qu'il grinçait des dents. Il se força à ouvrir la bouche et, ignorant la puanteur de la fumée, prit une profonde et apaisante inspiration. Sur quoi était-il tombé ? Pire, pourquoi cela lui semblait-il si... familier ?

Ce n'est pas la première scène d'horreur que je contemple, pensa-t-il. Le plus important est de garder la tête froide, de formuler un plan, de se rappeler, de se concentrer, de se rappeler...

Quelque chose le démangea dans sa mémoire.

Il y a quelque chose dont je dois me rappeler...

Un éclair rouge fulgura soudain devant ses yeux...

Non ! Il vaut mieux tout oublier !

...accompagné d'une explosion de douleur à lui faire éclater le crâne. Il hurla, se prenant la tête à deux mains. Puis, aussi rapidement qu'elle était venue, la douleur disparut. Léo sentit une main ferme sur son épaule et se retourna pour découvrir le regard alarmé du professeur Quatermass.

– Je vais très bien, dit-il en repoussant la main de l'Anglais.

– Je ne vous crois pas, déclara le savant. Qu'est-ce qu'*il vaut mieux oublier* ?

– Quoi ?

– Vous venez de murmurer cela, à l'instant. Vous avez dit : *Il vaut mieux tout oublier* !

– Ce n'était qu'un balbutiement idiot. Je délirais.

– Mais si c'est lié à ce qui est arrivé ici...

– Cette conversation est une perte de temps ! rétorqua sèchement Léo. Il faut trouver les survivants, s'il y en a. Dans une situation telle que celle-ci, il est impératif de...

– SORTEZ DE CETTE VOITURE !

Interloqués, ils se retournèrent et découvrirent un groupe de soldats américains puissamment armés. Leurs visages étaient couverts de masques à gaz. L'un d'eux tenait un mégaphone.

– SORTEZ IMMEDIATEMENT DE CETTE VOITURE ! SI VOUS N'OBTEMPEREZ PAS, NOUS SERONS FORCÉS D'OUVRIR LE FEU.

Léo et Quatermass ouvrirent leurs portières et sortirent lentement, les mains en l'air.

– L'équipe Écho est de retour avec deux prisonniers, annonça le soldat de tête.

Il s'adressait à un homme robuste avec des galons de sergent-chef sur la manche. Celui-ci, le seul à ne pas porter de masque, les attendait, avec trois autres militaires, en haut des marches de béton conduisant à la mairie.

Celle-ci était un bâtiment impressionnant : trois étages avec de hautes fenêtres et une série de colonnes doriques. D'après une plaque à l'entrée, l'immeuble abritait aussi le tribunal local et la prison. Il se trouvait au centre de la ville en ruines, mais avait apparemment réussi à échapper à la catastrophe qui avait dévasté la majeure partie de l'agglomération. Des lumières électriques brillaient toujours à travers les carreaux.

– Êtes-vous le chef ici ? demanda Quatermass.

Il s'exprimait avec fermeté et assurance, mais Léo pouvait voir que ses blessures empiraient. Le professeur était pâle et tremblant. Des gouttes de transpiration coulaient sur son visage telles des larmes.

– Je suis le sergent-chef Vincenzo du 821^{ème} Bataillon de l'Armée des États-Unis, dit l'homme robuste.

Son ton était neutre, professionnel. Léo s'attendait à ce qu'il leur tende la main. Au lieu de cela, le sergent prit une liasse de papiers que lui tendait le soldat de tête.

– Leurs papiers d'identité, dit ce dernier. Celui-là est un Anglais. L'autre... eh bien, voyez vous-même. Il avait aussi un Browning sur lui.

Vincenzo parcourut les papiers puis se tourna vers le professeur.

– Professeur Bernard Quatermass ?

– Oui, du British Rocket Group, répondit l'intéressé. S'il vous plaît, je dois parler immédiatement à votre commandant.

– Vous en aurez bientôt l'occasion. (Il s'intéressa ensuite à Léo.) On dirait que vous avez beaucoup d'identités. Laquelle est la correcte ?

Léo sourit, mais ne répondit pas.

– Cet homme m'a sauvé la vie, intervint Quatermass. J'insiste pour qu'il soit traité avec respect.

– Vraiment ? dit Vincenzo. Racontez-moi cela.

Le Britannique et Léo échangèrent un regard, mais ne dirent rien. Le sergent-chef hocha la tête.

– C'est bien ce que je pensais. (Il se tourna vers le chef de l'équipe Écho.) Tyler, conduisez-les aux cellules. Peu importe s'ils restent ensemble. (Il désigna Quatermass.) Demandez au capitaine Flynn de voir cet homme aussi vite que possible.

– Oui, sergent, répondit le soldat, et il poussa Léo et Quatermass à l'intérieur du bâtiment.

Vincenzo secoua la tête en regardant la porte se refermer.

Un rosbif spécialiste en fusées et un dur à cuire avec huit passeports, songea-t-il. Qu'est-ce que ces deux types viennent foutre ici ?

Il aurait voulu interroger les prisonniers lui-même. Bien qu'il maintienne une façade de détachement professionnel, il brûlait intérieurement de résoudre le mystère de la destruction de Carmelita. Il était certain de pouvoir résoudre le problème si on lui en donnait l'occasion. Il avait toujours un truc pour...

Soudain ses yeux se rétrécirent.

– Johnson ?

Le soldat le plus proche de lui vint le rejoindre.

– Oui, sergent ?

– Nous avions bien quatre camions en arrivant ici ?

– Euh oui... je crois.

– D'où vient alors le cinquième ?

Ils regardèrent en silence le véhicule en question pendant un moment.

– Restez ici, dit Vincenzo. Ce n'est probablement rien, mais je veux en être sûr.

L'arme à la main, il descendit les marches. Il traversait la rue quand un individu distingué d'âge indéterminé, au visage encadré d'une petite barbe bien taillée, sortit de l'arrière du camion. Vincenzo se plaça immédiatement en position de tir.

– Halte ! cria-t-il. Mettez vos mains derrière la tête !

– Oh, juste Ciel... fit l'homme. (Sa voix douce masquait à peine une certaine irritation.) Ne faites pas l'imbécile. Abaissez tout de suite cette arme.

Vincenzo, à son propre étonnement, obéit sans rechigner. Dans son esprit, une voix rebelle commença à hurler : *Qu'est-ce que tu fais, nom de Dieu ? Braque ce pistolet ! Appelle à l'aide !*

– Approchez-vous, dit l'inconnu. J'aime regarder un homme dans les yeux quand je m'adresse à lui.

N'obéis pas ! Il t'a fait quelque chose. Tu ne le sens pas ? C'est comme s'il t'avait hypno...

La voix se tut abruptement et fut remplacée par un bruit sourd étrangement plaisant. Vincenzo était soudain empli d'un sentiment profond de paix intérieure. Pourquoi ne pas faire ce qu'on lui disait ? Cela semblait si... naturel.

Il rengaina son automatique, avança jusqu'à se tenir directement devant l'homme et attendit. L'inconnu était de carrure et de taille moyennes, mais se comportait avec une telle assurance que cela le faisait paraître plus grand. Sa petite barbe triangulaire poivre et sel lui conférait un air légèrement diabolique.

Non, pas diabolique. Il était digne de confiance, paternel, puissant.

– Permettez-moi de me présenter, dit l'homme. Mon nom est... (Il ne termina pas sa phrase, se tapotant pensivement le menton.) ...Lord, déclara-t-il enfin. Agent Lord du FBI. Et vous êtes... ?

Vincenzo lui donna joyeusement la même information qu'il avait fournie à Léo et Quatermass.

– Et que faites-vous ici, sergent ?

– Nous étions en séance d'entraînement au camp Hunter Liggett quand nous avons reçu des ordres urgents de Fort Ord de venir isoler et sécuriser cette communauté.

– Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ?

– Nous n'en sommes pas encore certains. Nous ne sommes sur place que depuis quelques heures. Il semble qu'une partie de la population... eh bien... soit devenue folle. Les quelques survivants que nous avons capturés donnent des comptes-rendus confus et contradictoires des événements.

– Avez-vous une idée personnelle sur ce qui s'est passé ?

– Moi, Monsieur ?

– Bien sûr.

Vincenzo rougit de bonheur. Il se sentait honoré qu'un tel homme soit intéressé par son opinion.

– Je suis réticent à formuler des hypothèses à partir de si peu d'informations, déclara-t-il. Je peux vous dire qu'il a été question de quelque chose qui a été déterré dans une mine de cuivre toute proche d'ici. L'un des survivants affirme qu'ils ont accidentellement libéré un démon.

– Croyez-vous que ce soit possible ?

– Je pense que c'est un tas d'âneries.

L'Agent Lord gloussa.

– Vous avez raison d'être sceptique. Ne prêtez pas attention à ces Cassandra et à leurs histoires extravagantes. Tenez-vous-en aux faits, c'est ce que je dis toujours.

Vincenzo approuva avec enthousiasme, en hochant la tête. Il rêvait d'une carrière dans le journalisme après son engagement militaire, et se promit de constamment se rappeler ce sage conseil.

– Bien, poursuivez, reprit l'Agent Lord, arborant une expression encourageante.

– Eh bien, c'est tout, fit Vincenzo.

Il avait honte de n'avoir plus rien à raconter. Il baissa les yeux.

– Pas besoin d'être abattu, répliqua sur un ton léger l'étrange personnage. Comme vous avez dit, vous venez seulement d'arriver. Je suis certain qu'en travaillant ensemble, nous irons vite au fond de ce mystère.

– Maintenant que vous êtes là, je n'en doute pas, Monsieur !

L'Agent Lord rayonna.

– À la bonne heure ! Maintenant, ayez la gentillesse de me conduire à votre commandant. Je pense qu'il est temps que nous fassions connaissance...

La prison se situait dans le sous-sol du tribunal. Léo et Quatermass furent escortés le long de l'étroite allée centrale par deux jeunes soldats. Tyler marchait derrière eux, la main sur son pistolet.

Saint-Clair trouva l'endroit plutôt propre et bien éclairé, mais puant l'antiseptique, lequel voilait à peine l'odeur de la misère et de la peur. Les cellules étaient pleines à craquer d'hommes et de femmes en proie au plus abject désespoir. Ils étaient, pour la plupart, vêtus de lambeaux. Leurs visages étaient maculés de sang et de poussière. Un voile de silence, sinistre, brisé uniquement par quelques murmures étouffés, pesait sur tout le monde.

Quatermass grommelait, se plaignant d'une telle barbarie, avant d'exploser soudain de fureur.

– Des enfants ! Enfermés comme des animaux ! C'est un outrage !

Léo suivit son regard et se retrouva à plonger ses yeux dans ceux, rouges et enflés, d'une petite fille en pleurs. Elle était assise sur une couchette, agrippée à un garçon plus jeune, qui s'était endormi dans ses bras.

La démangeaison dans sa mémoire s'intensifia jusqu'à devenir de véritables coups de griffe psychiques, semblables aux efforts désespérés d'un fauve enragé, non parce qu'il est débusqué au grand jour, mais parce qu'il cherche au contraire à s'enfouir encore plus profondément dans les ténèbres. Léo se raidit, s'attendant à une autre explosion de douleur, mais ce qu'il ressentit à la place fut une inexplicable vague de tristesse. Il s'avança inconsciemment vers la cellule contenant les enfants, mais fut arrêté par Tyler.

– Halte ! ordonna ce dernier. Continuez à marcher !

Léo obéit avec réticence, mais Quatermass lui barra le chemin.

– Par le Ciel ! Nous ne ferons pas un pas de plus tant que...

– Laissez tomber, dit Léo tranquillement. Ce n'est pas le moment.

Quatermass le sonda du regard, puis hocha la tête.

– Bien sûr. On doit choisir ses combats.

– Je suis content que vous pensiez ainsi, déclara Tyler. Maintenant, continuez à avancer avant que je perde patience.

Ils furent escortés jusqu'à la dernière cellule sur la gauche, la seule qui n'était pas déjà occupée.

– Le capitaine Flynn va bientôt arriver, dit Tyler en verrouillant la porte. Il va vous rafistoler. C'est un docteur.

– Et il approuve tout cela ? Traiter ces gens comme du bétail ?

Tyler soupira. C'était un homme jeune, mais en ce moment, il se sentait bien plus âgé.

– Écoutez, mon vieux, ça ne nous plaît pas plus qu'à vous. Nous essayons seulement de gérer tout ça. Vous devriez descendre de vos grands chevaux.

Quatermass s'adoucit à ces paroles, mais ne répondit pas. Tyler fit signe à ses compagnons et rebroussa chemin. Léo le suivit un moment des yeux, puis concentra son attention sur la cellule la plus proche.

Devant lui, agrippant les barreaux de ses mains énormes, se tenait l'un des individus les plus grands qu'il ait jamais vus. Il estima sa taille à presque deux mètres et son poids à cent dix kilos, uniquement en muscles. Il était vêtu d'une combinaison sale identique à celle portée par l'homme qui les avait attaqués dans le désert. Le géant fixa Léo avec un regard d'indifférence. Le Français le salua d'un hochement de tête, que l'autre lui rendit.

Derrière le colosse, couché sur un banc, était étendu un homme plus petit. Il se força à se relever et ses yeux vagues s'écarquillèrent soudain d'étonnement.

– Professeur Quatermass ! souffla-t-il. Est-ce bien vous ?

– Jeff Stuart ! dit Quatermass, se pressant contre les barreaux. Dieu merci ! Qu'est-il arrivé ici ?

– C'était...

Stuart toussa et s'éclaircit la gorge. Sa tête était enveloppée dans des bandages et Léo distingua des taches rouges là où le sang avait suinté.

– C'est... l'objet. Je ne sais pas si je dois...

Quatermass roula des yeux.

– Jeff, nous n'avons plus le temps pour ce genre de choses. S'il vous plaît, parlez clairement. Y avait-il quelque chose dans ce vaisseau ? Quelque chose qui aurait causé toute cette destruction ?

L'objet ? pensa Léo. Le vaisseau ?

Le regard de Stuart sautait du colosse à Saint-Clair, et il finit par arriver à une conclusion.

– Très bien, dit-il. Vous avez raison. Tout ça n'a plus d'importance, maintenant. Nous — à savoir, une équipe de mineurs et moi-même — nous avons doublé la puissance électrique dans le puits où le vaisseau a été découvert. Nous essayions de forer un trou dans ce qui ressemblait à un compartiment scellé. Soudain, la surface sur laquelle nous travaillions s'est... effondrée.

Il fut pris d'une autre quinte de toux. Quatermass attendit impatiemment qu'il se soit remis.

– Et qu'avez-vous découvert à l'intérieur ?

– Les pilotes, répondit Stuart, sa voix desséchée par la crainte et l'horreur. Ils avaient l'apparence de sauterelles, d'environ trois pieds de long. Leurs corps se sont décomposés dès qu'ils sont entrés en contact avec l'air.

– Oh, Mon Dieu, non ! dit Léo. (C'était, moins qu'un juron, une prière.) Oh, doux Seigneur, pas ça !

Les autres se retournèrent vers lui, surpris. Le Nyctalope croisa le regard de Stuart.

– Le courant électrique a d'abord eu des sautes de tension, dit Léo. Les lampes se sont mises à clignoter, puis à s'éteindre, et après, vous avez entendu le grondement, n'est-ce pas ?

Stuart en resta bouche bée.

– Oui, c'est cela, répondit-il. Les mineurs se sont enfuis et, une seconde plus tard, moi aussi. Je ne me souviens pas comment j'ai atteint la surface, mais alors...

– Mais alors, c'était trop tard pour les arrêter, termina Léo. Dites la vérité. Avez-vous été affecté ?

– Non, mais les autres...

– Au nom de Dieu, de quoi parlez-vous ? grogna Quatermass.

Le Nyctalope l'ignora.

– Combien de temps cela a-t-il duré ? demanda-t-il à Stuart.

– Je ne peux pas être sûr. Une fois à la surface, j'ai juste eu le temps de trouver un téléphone et d'appeler l'OSI avant d'être attaqué. J'essayais d'expliquer à Forbes ce qui était arrivé quand l'un des mineurs a jeté un marteau... non, il ne l'a pas jeté, il l'a *fait léviter*...

– Ne vous focalisez pas là-dessus, dit Léo. J'ai besoin de savoir ce qui a arrêté le processus. Quelque chose a dû le faire, ou la plupart des soldats auraient aussi été affectés. Qu'est-ce qui... ?

– Je suis heureux de vous voir rétabli, docteur Stuart, intervint soudainement un nouveau venu.

Les hommes se retournèrent pour découvrir un jeune officier au teint pâle, aux cheveux roux, vêtu d'un treillis, portant une trousse médicale. Il était accompagné de deux nouveaux soldats.

– Je suis le capitaine Flynn, se présenta l'homme avec un sourire amical, mais vous pouvez m'appeler « docteur ».

L'un des soldats déverrouilla la cellule de Léo et Flynn se dirigea vers Quatermass, qu'il fit assoir gentiment sur l'une des couchettes.

– Merci de me laisser faire mon travail, messieurs, dit-il en examinant les blessures du professeur. Continuez à parler comme si je n'étais pas là. Votre conversation est fascinante.

Léo n'appréciait qu'à moitié l'approche nonchalante de l'homme, mais sa patience était épuisée. Il se retourna vers Jeff Stuart.

– Très bien. Continuons. Savez-vous ce qui a interrompu le processus ?

Stuart secoua la tête et haussa les épaules.

– Je suis désolé, mais tout ce dont je me rappelle, c'est d'avoir été trouvé par des soldats qui m'ont ramené ici.

– Je crois savoir ce qui a arrêté votre « processus », intervint le colosse, rompant son silence. C'est moi.

– Comment cela ? demanda Léo

– J'ai démolì le générateur alimentant en électricité le puits d'exploration. Des décharges fusaient dans tous les sens. On aurait juré que cette chose absorbait toute l'énergie du chantier. Comme je ne savais pas quoi faire pour l'arrêter, j'y suis allé à coups de masse.

Saint-Clair sourit.

– L'approche du Nœud Gordien.

– Je ne sais pas à quoi vous faites allusion, dit l'homme, mais je sais que le grondement s'est arrêté tout de suite.

– Les personnes affectées sont-elles redevenues normales ? demanda Léo.

Il y avait de l'espoir dans sa voix, mais ce dernier fut brisé quand il vit le colosse hocher la tête négativement.

– Non. Votre « processus » était déjà enfoui trop profondément en eux. Ils ont commencé à mourir, à tomber comme des mouches, mais pas avant d'avoir provoqué de sacrés dégâts.

– Cela pourrait expliquer certaines de mes découvertes, dit Flynn sans lever les yeux, tout à ses soins. J'ai déjà examiné trois sujets dont le cœur a éclaté dans la poitrine. Je n'ai jamais rien vu de semblable. C'est vraiment très étrange.

Léo songeait que Flynn était lui-même très étrange. Il s'exprimait comme s'il décrivait un simple rhume de cerveau.

– Voilà ! dit Flynn quand il eut fini de panser les blessures de Quatermass. Ce n'était pas aussi mauvais que c'en avait l'air. Vous devriez vous remettre très rapidement.

– Je doute de me remettre de tout cela avant un bon bout de temps, dit le professeur. Attendez, qu'y a-t-il dans cette seringue ? Vous n'oseriez pas... Aïe ! Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous... ?

– Juste quelque chose pour vous aider à vous reposer. Vous me remercirez plus tard.

– J'en doute sincèrement, grogna Quatermass, sa voix s'épaississant déjà.

Luttant puissamment contre le sédatif, le savant tourna ses yeux lourds vers Léo.

– Quel est votre lien avec cette horreur ? Comment se fait-il... que vous en sachiez autant... sur ça ?

– J'ai déjà vécu quelque chose de semblable, répondit le Nyctalope.

– Où ? s'enquit le Britannique.

– Vous ne me croiriez pas si je vous le disais.

Quatermass essaya de répondre, mais s'effondra sur sa couchette avec un soupir.

– Je pense que vous seriez surpris de ce que je suis, moi, prêt à croire, dit Flynn.

Il sortit de la cellule et referma la porte, puis il renvoya les soldats et se tourna vers Léo.

– Quand l'OSI a appelé Fort Ord, nous avons été envoyés immédiatement ici pour enquêter, mais rien ne pouvait nous préparer à ce que nous avons découvert. En apparence, on aurait dit une épidémie de démence, suivie par un massacre à grande échelle et un suicide en masse.

– En apparence..., répéta le Nyctalope.

– Oui, dit Flynn. Mais il y a manifestement d'autres forces en jeu. Nous sommes au courant de l'extraordinaire découverte du docteur Stuart — ses amis de l'OSI ont été francs avec nous — mais la relation entre cet objet et ce qui s'est produit ici n'est pas très claire, c'est le moins qu'on puisse dire. Je vous serais reconnaissant de partager avec moi les informations dont vous disposez.

– Je ne peux vous dire qu'une chose, répliqua Léo, indiquant Stuart. L'objet que cet homme a examiné est incroyablement dangereux et doit être détruit au plus tôt.

Flynn secoua la tête.

– Vous savez bien que c'est impossible. Il y a des équipes de savants en route en ce moment même qui sont impatients d'aller étudier cette chose qui repose au fond de cette mine. On pourrait peut-être arriver à les retarder, mais pas à leur enlever leur jouet — à moins que vous ne leur donniez un autre os à ronger.

Léo soupira.

– Très bien. L'objet dans la mine est une fusée venue de Mars. Quand ce vaisseau entre en contact avec une source d'électricité, il émet une vague d'énergie qui affecte les esprits de certaines personnes qui y sont exposées.

– Certaines personnes, répéta Flynn, mais pas tout le monde. Pourquoi ?

Léo serra les dents.

– Il n'y a pas d'explication qui ne vous semblerait pas absurde. Ne pouvez-vous pas simplement me croire sur parole quand je dis qu'il faut détruire ce maudit vaisseau avant... avant que...

Léo ferma les yeux. Les coups de griffe psychiques au tréfonds de sa mémoire avaient repris et la douleur sous son crâne ressemblait au prélude d'une éruption volcanique.

– Il faut qu'il reste enterré, chuchota-t-il. Regardez tout le mal qu'il a déjà causé, ou ce qu'il peut encore faire.... Regardez... tout ce sang...

– Je vous crois, dit Flynn.

Le Français ouvrit les yeux pour croiser le regard franc du médecin.

– Vraiment ? fit-il, incrédule.

– Oui, mais j'ai besoin de davantage d'informations...

– Non, dit Léo. Si tous ces morts n'arrivent pas à vous convaincre, comment des mots pourraient-ils faire la différence ?

Il tourna le dos à Flynn et s'appuya contre le mur. Il prit plusieurs profondes inspirations et la douleur commença à refluer. Après un moment, il regarda par-dessus son épaule mais le docteur était parti.

L'occupation militaire de la ville de Carmelita avait reçu hâtivement le nom de code « Opération Verrouillage », une appellation que l'Agent Lord pensait être fidèle à ce qui se déroulait, à défaut d'être originale.

Le commandant chargé de l'opération était un certain lieutenant-colonel Jack Evans, un homme dur mais juste, coulé dans un moule classique. Lord en fut réjoui, même s'il s'y attendait un peu. Le colonel Evans fut presque aussi flexible et avide de plaire que Vincenzo. Lord aimait les militaires. Leur discipline rigoureuse les prédisposait à l'obéissance aveugle qu'il demandait de ses asservis. Il y avait, bien sûr, quelques exceptions obstinées, mais il s'agissait généralement d'individus entraînés pour combattre les gens doués des mêmes pouvoirs de persuasion que les siens.

– J'espère que ces rapports vous seront utiles, dit Evans, interrompant les réflexions de Lord.

Celui-ci leva les yeux des papiers qu'il parcourait. Evans et Vincenzo étaient assis en face de lui dans des fauteuils en cuir à haut dossier, couleur bordeaux. Lui-même était confortablement installé derrière un vaste bureau qui avait servi à un juge de paix, sans doute décédé à présent.

– Je vous serai obligé de ne pas m'adresser la parole sans que je vous en donne l'autorisation, colonel, dit-il.

Il vit les mâchoires de l'homme se contracter et prit cela pour un avertissement. C'était signe qu'une partie d'Evans se rebellait contre son autorité, ce qui n'était pas bon du tout. Il plongea son regard noir dans celui du colonel.

– Ce rapport est clair, succinct, et vous fait honneur. Je considère comme un plaisir de travailler avec un officier d'une telle intelligence.

Evans cligna des yeux.

– Pourquoi... suis... merci beaucoup, monsieur !

– Inutile de me remercier, poursuivit l'Agent Lord. Je suis certain qu'un homme de votre sagesse et de votre perspicacité réalise que la seule façon pour que cette opération soit un succès est de m'obéir sans poser de questions. Toute résistance à ma volonté se terminerait par un désastre complet. Vous comprenez ?

Il y avait encore un doute tenace tapi derrière les yeux d'Evans. Lord le vit et se focalisa dessus.

– Vous comprenez ? répéta-t-il.

Le doute vacilla, mourut, et Evans fut totalement asservi.

– Je comprends parfaitement, dit le colonel. Vous pouvez compter sur moi et sur mes hommes.
– Excellent. Maintenant, d’après votre rapport, le premier homme sur place — le docteur Stuart de l’OSI — était convaincu que l’objet dans la mine était d’origine extraterrestre et qu’il était responsable de cet extraordinaire déchaînement de violence ?

– C’est exact, Monsieur.

– Le docteur Stuart a-t-il été interrogé ?

– Pas par moi. Il oscille sans arrêt entre veille et inconscience depuis que nous l’avons récupéré.

– Je veux lui parler dès qu’il sera réveillé.

– Oui, monsieur.

Lord reposa le rapport sur le bureau.

– Vous dites aussi attendre de nouvelles autorisations avant de tenter d’approcher l’objet vous-même ?

– C’est exact, affirma Evans. Considérant ce qui s’est déjà produit, je pense que la plus extrême prudence…

L’Agent Lord lui coupa la parole d’un geste de la main.

– Je vous donne cette autorisation. Je veux que tout le personnel disponible soit envoyé dans la mine pour se consacrer entièrement à l’extraction de cet objet. Vous me fournirez des rapports réguliers de leurs progrès.

Evans recula.

– À vos ordres, Monsieur, mais si mes hommes tombent sous la même influence que ce qui a affecté… ?

– Ne vous inquiétez pas pour ça. Dès que l’accès à l’objet aura été restauré, ordonnez à vos équipes de se retirer et de demeurer à une distance sûre. Informez-moi alors sur-le-champ. Je viendrai sur place et prendrai personnellement le commandement des opérations. J’ai des idées très précises sur ce qui s’est passé ici, et je suis certain que je pourrai me rendre maître de ce que allons trouver.

Evans se leva et salua.

– Je lance l’opération tout de suite, dit-il, et il sortit du bureau.

– Dois-je me joindre à lui ? interrogea Vincenzo.

Lord réfléchit puis hocha la tête.

– Oui, mais soyez prudent. Je détesterais vous perdre. Vous êtes un subordonné très utile.

Le sergent-chef se sentit empli de fierté. Ce n’était pas tous les jours qu’on recevait pareil éloge.

– Je vais vous accompagner, dit Lord. Je dois récupérer quelque chose dans mon… véhicule.

– C’est un honneur de vous servir, Monsieur.

– Je sais.